

· ESPRIT ·

Comprendre le monde qui vient

212, rue Saint-Martin, 75003 Paris

www.esprit.presse.fr

Rédaction : 01 48 04 92 90 - redaction@esprit.presse.fr

Ventes et abonnements : 03 80 48 95 45 - abonnement@esprit.presse.fr

Fondée en 1932 par Emmanuel Mounier

Directrice de la rédaction Anne-Lorraine Bujon

Rédactrice en chef Anne Dujin

Rédacteur en chef adjoint Jonathan Chalier

Responsable de la communication Edouard Chignardet

Comité de rédaction

Joseph Bahout, Françoise Benhamou, Hamit Bozarslan, Sylvie Bressler,
Fabienne Brugère, François Crémieux, Carole Desbarats, Élise Domenach,

Thierry Fabre, Michaël Fessel, Antoine Garapon, Joël Hubrecht,

Annick Jamart, Justine Lacroix, Anne Lafont, Manuel Lafont Rapnouil,
Emmanuel Laurentin, Guillaume Le Blanc, Nicolas Léger, Michel Marian,

Marie Mendras, Jean-Claude Monod, Hélène Mugnier,

Véronique Nahoum-Grappe, Bernard Perret, Jean-Pierre Peyroulou,
Jean-Yves Pranchère, Camille Riquier, Jean-Louis Schlegel, Lucile Schmid

Comité d'honneur

Olivier Abel, Dominique Bourg, Jean-Philippe Domecq,

Jean-Pierre Dupuy, Alain Ehrenberg, Jean-Marc Ferry, Nicole Gnesotto,
Dick Howard, Hugues Lagrange, Bernard Manin, Patrick Mignon, Thierry Paquot,

Joël Roman, Olivier Roy, Jean-Loup Thébaud, Irène Théry,

Georges Vigarello, Catherine Wihtol de Wenden, Frédéric Worms

À plusieurs voix

**Les cinq piliers
de la laïcité**

Jean-Louis Schlegel
p. 10

La banlieue au centre

Jean-François Serre
p. 13

L'école connectée

Nicolas Léger
p. 17

Inclure à l'école

Luc Bruliard
p. 19

**L'extime
des téléconsultations**

Magali Croset-Calisto
p. 21

**L'Australie contre le
changement climatique**

Diane Delaurens
p. 23

**Beyrouth, capitale
du pessimisme**

François Crémieux
p. 26

**Les pouvoirs
de la Cour suprême**

Anne Deysine
p. 30

Jeunes antiracistes

Introduction

Anne-Lorraine Bujon
p. 38

The wind of change.

**Face au racisme,
le renouvellement
générationnel**

Vincent Tiberj
p. 43

Des jeunes contre le racisme

***Enquête auprès de Yasmina A.,
Maël Bailly, Antoine Bourbon,
Cosima Degioanni, Ife Melu
et Paul Tommasi***
p. 53

La banlieue comme décor.

De La Haine aux Misérables
Carole Desbarats
p. 67

La France a changé avec eux.

***De la Marche pour l'égalité
aux Indigènes
de la République***

Erwan Ruty
p. 77

Les conditions de l'inclusion

***Entretien
avec Jean-Marc Ayrault***
p. 89

**L'institution scolaire et
l'horizon démocratique**

Benoit Falaize
p. 99

Varia

**La seconde chance.
L'unité européenne
trente ans après la
réunification allemande**
Jürgen Habermas
p. 110

**À Istanbul, sur le chemin
du djihad**
Muriel Domenach
p. 127

**Albert Memmi ou la
passion de la liberté**
Anny Dayan Rosenman
p. 139

Cultures

**Littérature / La rentrée
littéraire**
Alexandre Gefen
p. 148

**Exposition / Cézanne
et les maîtres. Rêve d'Italie**
Paloma Hidalgo
p. 154

**Exposition / Aby Warburg :
Bilderatlas Mnemosyne**
Emmanuel Delille
p. 156

**Cinéma / Michel-Ange,
la grâce simple**
Louis Andrieu
p. 158

Livres
p. 161

Brèves / En écho /
p. 181

Auteurs
p. 189

ARBITRAGES

Un conflit s'est à nouveau embrasé cet automne aux portes de l'Europe. Les combats ont repris depuis le 27 septembre dans le Haut-Karabakh, ce petit territoire montagneux du Sud-Caucase, objet d'un litige vieux de plus de trente ans. Peuplé majoritairement d'Arméniens, le Haut-Karabakh a déclaré son indépendance en 1991 dans la foulée de l'effondrement de l'Union soviétique. Une guerre l'a opposé à l'Azerbaïdjan, qui lui refuse toute reconnaissance, faisant plus de 30 000 morts, jusqu'à un cessez-le-feu fragile en 1994.

À première vue, la réactivation du conflit dans le Haut-Karabakh mobilise une partition bien connue dans les territoires de l'ancien espace soviétique. Sur les principes d'abord, puisque s'opposent, comme ce fut le cas au Kosovo ou en Ukraine, le droit à l'autodétermination d'une part, et le respect de l'intégrité territoriale et de la souveraineté d'un pays de l'autre. Sur les tentatives d'apaisement par la communauté internationale ensuite, puisque le groupe de Minsk a ouvert une médiation pour obtenir un règlement pacifique du conflit. Pourtant, dans cette partition classique, tout sonne faux aujourd'hui. En effet, les combats se poursuivent et s'intensifient. Et surtout, l'idée de grandes puissances se penchant sur un conflit local pour tenter de le régler tout en y préservant leurs intérêts a définitivement vécu. Le soutien militaire de la Turquie à l'Azerbaïdjan donne un tour inquiétant à la situation. Défiant à la fois l'Otan (dont la Turquie est membre) et la Russie, Erdoğan veut imposer son pays, déjà présent sur les théâtres de la Syrie, de la Libye et de la Méditerranée orientale, comme acteur et arbitre ultime des conflits régionaux, remettant au goût du jour son rêve de panturquisme (une union des peuples turcophones allant du Bosphore à l'Asie centrale).

En face, l'attitude de la Russie frappe par son attentisme, jouant autant le rôle de pyromane que de pompier. Quant aux États-Unis, ils confirment leur retrait croissant des affaires internationales. Et l'Iran, qui partage une frontière avec les deux belligérants et compte une importante minorité azérie, marche sur une ligne de crête, méfiant à l'égard du soutien militaire qu'Israël apporte à l'Azerbaïdjan. Les liens d'amitié qui unissent nombre de pays européens à l'Arménie, du fait d'une diaspora arménienne nombreuse et de la conscience des menaces qui pèsent encore sur le peuple arménien – dont on vient de commémorer le génocide –, pourraient pousser les dirigeants européens à prendre leurs distances avec le principe du respect de l'intégrité territoriale que brandit l'Azerbaïdjan, pour protéger la population arménienne.

Le Haut-Karabakh est donc devenu le miroir grossissant d'un ordre international dérégulé et d'un multilatéralisme auquel les parties font à peine semblant de croire encore. Pourtant, face au retour de logiques

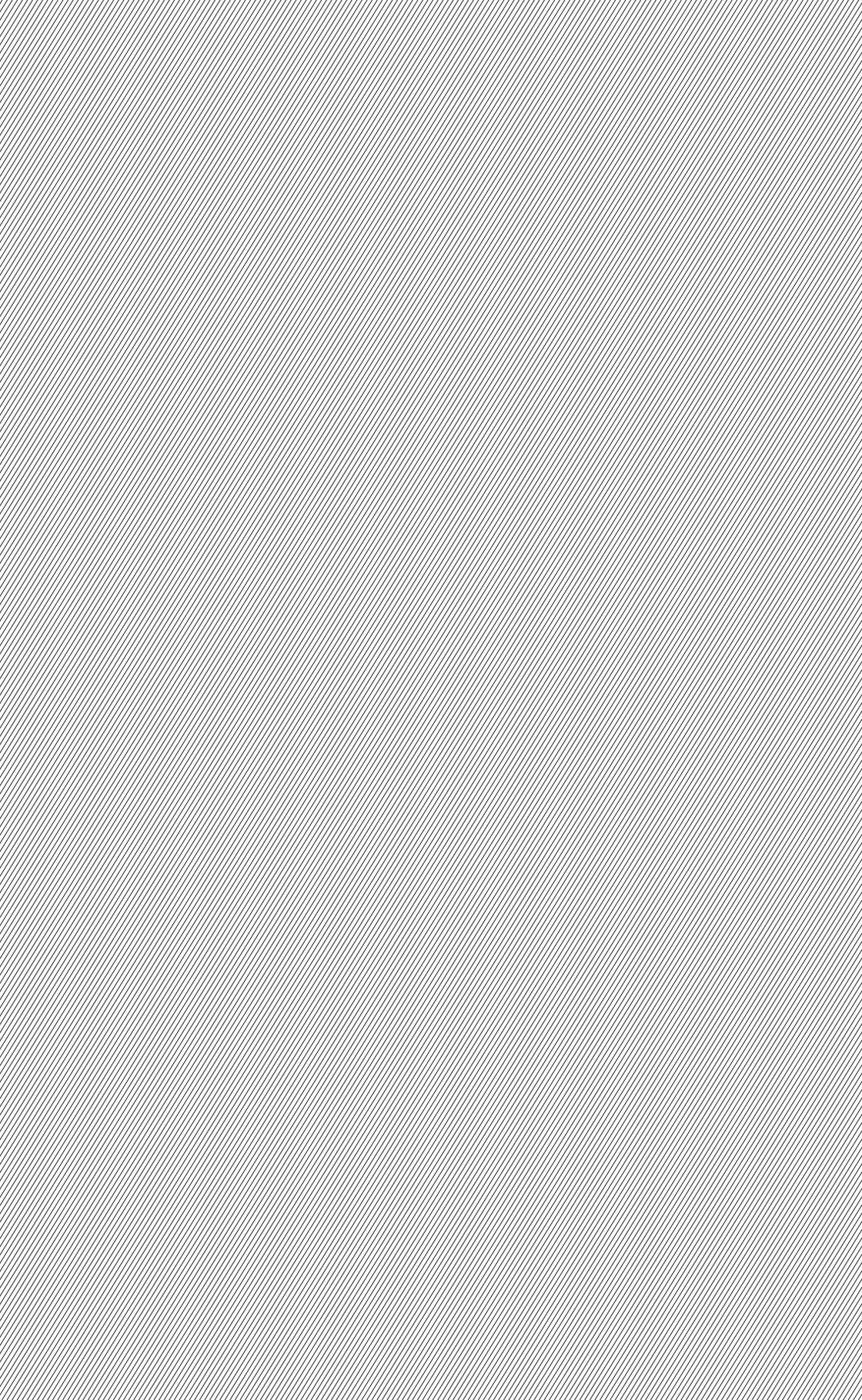
Le Haut-Karabakh est devenu le miroir grossissant d'un ordre international dérégulé.

impériales, et alors qu'aucune puissance n'est en mesure d'imposer un cessez-le-feu durable, c'est bien de mécanismes collectifs que l'on pourrait attendre l'impulsion pour organiser l'arrêt des bombardements, la mise en place de couloirs

humanitaires et le retour à la table des négociations. Hélas, entre l'enlèvement du groupe de Minsk et la marginalisation des Nations unies, les marges de manœuvre semblent limitées.

Sans doute, tout n'est pas perdu et différentes options seraient certainement envisageables, pour peu qu'on se donne les moyens de les explorer. Cela paraît plus nécessaire que jamais. Si le discours de non-intervention a gagné du terrain ces dernières années (avec les conséquences parfois dramatiques que l'on sait, notamment en Syrie), qui peut encore croire que refuser de se mêler des désordres du monde permet de s'en préserver ? On sait désormais que l'attentat de Villepinte, déjoué de justesse en juin 2018, avait été conçu par l'Iran... Dans un monde dont des régions entières sont en proie au chaos, les démocraties risquent de payer cher la croyance selon laquelle leur indifférence les protège.

Esprit



Jeunes antiracistes

Introduction

Anne-Lorraine Bujon

***The wind of change.* Face au racisme, le renouvellement générationnel**

Vincent Tiberj

Des jeunes contre le racisme

Enquête auprès de Yasmina A., Maël Bailly,
Antoine Bourbon, Cosima Degioanni,
Ife Melu et Paul Tommasi

La banlieue comme décor. De *La Haine* aux *Misérables*

Carole Desbarats

La France a changé avec eux. De la Marche pour l'égalité aux Indigènes de la République

Erwan Ruty

Les conditions de l'inclusion

Entretien
avec Jean-Marc Ayrault

L'institution scolaire et l'horizon démocratique

Benoit Falaize

Jeunesses antiracistes

Introduction

Anne-Lorraine Bujon

Depuis plusieurs mois déjà, loin de s'apaiser dans le contexte de la crise sanitaire qui tend à écraser tout autre sujet, les débats sur la question raciale en France prennent un tour de plus en plus acrimonieux, au point de devenir, pour nombre d'entre nous, inaudibles. À en croire les échanges de tribunes dans la presse, et la version encore réduite qu'en donnent les plateaux télévisés, il n'y aurait plus, à une extrémité du spectre, qu'une poignée de militants sectaires et de chercheurs idéologisés, cherchant à réactiver la notion de race pour mieux la retourner contre la majorité blanche, et à l'autre, un noyau dur républicaniste, quand il n'est pas d'extrême droite, qui instrumentalise les notions de laïcité, de sécurité et de communauté nationale pour mieux dominer et opprimer de nouvelles catégories d'indésirables.

La diversité de fait de la population française aujourd'hui, qui comprend, selon les enquêtes, entre 10 et 15 % de personnes d'origine extra-européenne, aussi bien que la persistance de discriminations systémiques liées aux origines dans le domaine de l'emploi, du logement et de l'éducation, sur lesquelles le Défenseur des droits a sonné une nouvelle fois l'alerte dans un rapport très complet paru en juin dernier, devraient pourtant suffire à nous persuader de « l'urgence d'agir », comme le souligne le titre de ce rapport¹, et pour cela, de nous donner les moyens d'une réelle conversation démocratique sur le sujet. Or celle-ci ne peut avoir lieu si l'on ne sort pas de l'état caricatural des opinions, de part et d'autre, si l'on ne choisit pas de se tourner résolument vers la réalité vécue, et d'écouter ce que ses acteurs en disent vraiment.

1 - Défenseur des droits, *Discriminations et origines : l'urgence d'agir*, juin 2020.

À l'origine de ce dossier se trouvent les manifestations qui ont vu des dizaines de milliers de personnes, souvent très jeunes, descendre dans la rue en solidarité avec le mouvement Black Lives Matter après le meurtre de George Floyd par la police de Minneapolis, aux États-Unis. La vague d'émotion et de protestation qui a suivi ces événements est mondiale, et elle a pris un relief particulier en France, où la question des violences policières est devenue très sensible ces dernières années, et où l'attachement à un modèle « aveugle aux couleurs » empêche souvent de prendre la pleine mesure de ce que vivent les minorités défavorisées, reléguées dans des banlieues que l'on continue de présenter le plus souvent comme des poudrières toujours au bord de l'explosion.

La coïncidence de ces manifestations avec la sortie du confinement n'est sûrement pas fortuite, alors que l'on sait que celui-ci a été vécu très différemment selon les groupes sociaux, en fonction de conditions de vie objectives, mais aussi d'inégalités manifestes dans l'exposition à la maladie, l'accès aux soins, ou la nature des occupations professionnelles. Si les inégalités de santé ne sont pas comparables en France à ce qu'elles sont aux États-Unis, par exemple, il n'en reste pas moins que « les quartiers » ont payé un tribut particulièrement lourd à la pandémie, auquel s'ajoute l'inquiétude bien fondée de nombre de jeunes, déjà dans une situation très précaire, sur leur avenir dans un contexte de crise économique désormais inévitable.

Si toute une partie de la jeunesse de France a le sentiment d'étouffer, n'est-il pas indispensable de lui donner la parole, d'entendre ses colères, de faire droit à ses revendications ? C'est le sens de l'enquête que nous avons conduite auprès d'une dizaine de jeunes engagés à des titres divers dans des mouvements antiracistes. Loin de confirmer l'idée d'une jeunesse individualiste, dépolitisée, ou particulièrement radicale, leurs propos font plutôt écho aux enquêtes menées par la Commission nationale consultative des droits de l'homme, dont Vincent Tiberj livre ici quelques conclusions : sur le temps long, les préjugés xénophobes et racistes en France tendent à reculer, et la jeunesse constitue bien l'avant-garde de cette tolérance nouvelle, tandis que persistent des phénomènes particulièrement préoccupants, comme l'antisémitisme, et que progresse en parallèle le vote pour l'extrême droite, y compris dans la jeunesse, sur la base d'un conservatisme des valeurs.

Comme le nouveau cinéma des banlieues, depuis *La Haine*, sorti en 1995, jusqu'aux *Misérables* en 2019, sur lequel se penche Carole Desbarats, de telles enquêtes contribuent à enrichir et à nuancer nos représentations collectives de cette jeunesse populaire, en grande partie issue de l'immigration, qui habite les quartiers prioritaires de la ville. Cette nouvelle génération de Français est-elle vraiment si différente de celles qui l'ont précédée ? « *La France a changé avec eux* », nous dit Erwan Ruty. On est frappé entre autres par l'importance des références américaines, car il est davantage question de Martin Luther King ou de Rosa Parks que de Toussaint Louverture ou de Léon Blum, par la centralité d'une nouvelle culture urbaine, et enfin par l'attrait qu'exercent des mouvements comme Black Lives Matter, ou MeToo, qui marquent les consciences en usant de symboles et de codes très contemporains, largement structurés par les possibilités comme les limites inhérentes à la mobilisation *via* les réseaux sociaux.

La cause antiraciste semble bien désormais être de celles qui mobilisent la jeunesse de façon presque inconditionnelle, aux côtés de la question environnementale ou de l'égalité entre les genres. À ce titre, elle interroge la cohérence des discours et des pratiques des institutions républicaines avec lesquelles cette jeunesse entre dans la citoyenneté : l'Éducation

nationale d'abord, dont Benoit Falaise redit ici l'engagement pour la tolérance et le respect des différences, mais aussi la difficulté parfois à faire preuve de la pédagogie

L'antiracisme de la jeunesse est d'abord une demande d'égalité et de justice.

nécessaire, ainsi que l'encastrement dans tout un environnement social dont la dureté vient contredire l'idéalité de principes très abstraits. Au projet d'égalité des chances s'ajoute une demande de reconnaissance et de dignité, qui passe par le travail historique et mémoriel, afin que soit compris et reconnu l'héritage de l'esclavage et de la colonisation, comme l'explique Jean-Marc Ayrault en sa qualité de président de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage.

Avant d'être une affaire de langage et de concepts, où l'on peut s'empoigner sur la validité et les effets de termes comme « race », « classe », « privilège blanc » ou « intersectionnalité », l'antiracisme de la jeunesse est d'abord une demande d'égalité et de justice. Il témoigne d'un désir d'émancipation et de transformation du réel. Comme toutes les luttes, il ne peut faire l'économie de contradictions, de dissensions et d'excès.

Ces derniers demandent certainement à être identifiés et combattus, sans complaisance, mais ce n'est pas en opposant à cette sensibilité un corpus de valeurs supposément figées en un bloc non négociable que l'on parviendra à faire société commune avec ces « *citoyens qui viennent* », selon la jolie formule de Vincent Tiberj.

À trop craindre la division, à trop s'abriter derrière le fantasme de l'unité nationale, on se prive des débats indispensables à la construction de nouveaux équilibres. L'antiracisme peut être clivant, précisément parce qu'il est politique : il s'agit pour ses défenseurs de trouver leur place et leur rôle dans l'espace public, de faire en sorte que leur vie, et leur voix, comptent. Ce sont donc les conditions d'un réel pluralisme – des histoires, des expériences et des opinions – qu'il faut aujourd'hui réinventer, y compris quand les désaccords sont vifs, en termes d'interprétations, mais aussi de priorités d'action pour les pouvoirs publics ou d'élaboration de nouvelles normes sociales.

Il y a aujourd'hui en France *des* jeunesses et *des* antiracismes. Cela n'implique aucunement de renoncer à constituer une seule communauté politique, forte de sa diversité et capable de faire place à ses désaccords.

Brèves

Le pont de Bezons

Jean Rolin

P.O.L., 2020, 240 p., 19 €

Il ne faut pas moins de trois visites à Villeneuve-Saint-Georges pour vérifier le décompte exact du nombre de salons de coiffure dans la rue de Paris. Il y en a bien onze, nous certifie Jean Rolin, avec un scrupule documentaire dépourvu d'enjeu. Quand on pousse la porte d'un de ces salons, on peut acheter, sous l'œil surpris du coiffeur, des revues d'inspiration kimbanguiste, de même qu'on découvre des magazines du PKK sur le comptoir du café Mekan à Corbeil. Mais l'écrivain-voyageur ne vise pas un ostentatoire exotisme-en-bas-de-la-rue. S'il mentionne ces ambiances congolaises ou kurdes découvertes par hasard, c'est tout simplement que ces rencontres ont eu lieu et notre promeneur se garde bien d'en tirer de hasardeuses généralisations. De même, s'il dort à l'hôtel à Corbeil ou à Bezons, dans l'attente du lever de soleil sur la Seine, c'est en se demandant si, visiteur de passage, il pourra quand même se prévaloir d'une certaine familiarité avec ces villes en y passant la nuit. Jean Rolin nous offre régulièrement le récit de ses promenades, sans promesse de rencontres

extraordinaires ou d'aventures mémorables. S'il aime la haute mer et la navigation au long cours (*L'Homme qui a vu l'ours*, P.O.L., 2006), les territoires sous tension politique (territoires palestiniens occupés dans *Chrétiens*, P.O.L., 2003 ; le détroit qui sépare l'Iran de la péninsule arabique dans *Ormuz*, P.O.L., 2013), il sait aussi porter un œil neuf sur son espace proche. Il avait fait le tour des boulevards de ceinture il y a quelques années (*La Clôture*, P.O.L., 2002), il propose cette fois-ci une diagonale dans la région parisienne, en suivant la Seine de Melun à Mantes. Le voyage à pied provoque un double dépaysement. D'abord par le rythme, puisque la marche offre une expérience de l'espace très différente de celle que la plupart des Franciliens peuvent avoir en longeant la Seine par le train, le RER ou l'autoroute. La lenteur permet d'observer, loin des regards, sur les berges inaccessibles, parfois farouchement gardées par des pêcheurs mutiques, une faune et une flore familières, des cerisiers sauvages, des cygnes et des oiseaux que notre naturaliste amateur ne reconnaît pas toujours. Dépaysement par l'échelle ensuite, puisqu'il ne s'agit pas ici de décrire la Seine du géographe, qui structure le grand paysage de l'Île-de-France. Jean Rolin la connaît et l'observe à l'occasion du haut de la

terrasse de Saint-Germain-en-Laye qui domine un large panorama. Quand il redescend au bord de l'eau, il la longe le long de ses rives, et ne cesse de buter sur des obstacles. Entre deux villes et deux promenades aménagées, la Seine reste peu facile d'accès. Le promeneur doit franchir des grillages, contourner des piliers d'autoroute, gravir des talus, des terrains vagues et de mornes friches industrielles. Dans ce cadre inhospitalier, le lecteur a la surprise de découvrir une maison familiale et un retour inattendu de mémoire, qui font de ce faux récit de voyage une sorte d'esquisse autobiographique. Tant il est vrai que, pour l'écrivain, la marche ne conduit jamais sur les chemins attendus.

Marc-Olivier Padis

Affranchissements

Muriel Pic

Seuil, 2020, 288 p., 19 €

Affranchissements de Muriel Pic est, entre autres, le récit de l'existence de son oncle Jim, botaniste, philatéliste et devenu bossu à la suite d'une forme de tuberculose. Entre autres, puisque son livre recèle un grand nombre d'histoires associées à la vie de Jim. Né en 1923, décédé en 2001, il grandit sur la Riviera dans une famille britannique qui participe à l'essor du tourisme climatique. Ses parents possèdent l'hôtel

Bellevue de Menton. À cause de sa maladie, Jim passe d'ailleurs une partie de sa jeunesse dans un sanatorium pour enfants en Suisse. La mauvaise fortune de sa famille, et sa ruine vers 1938, le conduisent ensuite à Londres. Là-bas, il s'engage avec passion dans le métier de jardinier pour l'université de Londres. En parallèle, il collectionne les timbres, plaisir qu'il partage avec sa nièce, la narratrice, à qui il envoie régulièrement ses trouvailles. En retour, plusieurs années après sa disparition, Muriel Pic reconstitue et imagine la vie de cet oncle mystérieux à partir des traces qu'il a laissées – carnets et souvenirs – et des époques, lieux et atmosphères qu'il a traversés. Outre la figure centrale de son oncle, Muriel Pic convoque le poète et médecin américain William Carlos Williams et d'autres de ses confrères en littérature. Au cœur de son récit, l'on retrouve l'idée d'« *affranchissements* », qui donne son titre au livre, comme métaphore postale de la liberté. Muriel Pic interroge également le rôle joué par l'imagination dans la construction de la liberté. Il est difficile de lire *Affranchissements* sans penser à l'œuvre de W. G. Sebald (1944-2001), auquel Muriel Pic, par ailleurs universitaire, critique et traductrice, a consacré un livre¹. Comme l'écrivain allemand,

1 - Muriel Pic, *W. G. Sebald. L'image-papillon, suivi de W. G. Sebald. L'art de voler*, Dijon, Les Presses du réel, 2009.

L'autrice adopte un style mêlant digressions historiques et incrustations de photographies d'archives en noir et blanc, publiques ou personnelles. La progression du récit, qui par moments s'apparente à un essai, n'est pas linéaire. Les thématiques mêmes ne sont guère éloignées de celles qu'affectionnait Sebald : les mécanismes du souvenir, la destruction de la nature, l'exil dans les îles Britanniques. Elle s'en distingue toutefois en parsemant le récit de poésies en anglais, dont la traduction française est proposée en regard. Au sujet de la forme littéraire adoptée, Muriel Pic parle d'une « *divagation documentaire* », plus loin d'une « *poésie documentaire* ». C'est à une attention aux détails que nous invite Muriel Pic : « *Les réalités qui passent pour anodines ont souvent le pouvoir de nous faire penser autrement ce que l'on prend pour le bel ordre du monde. Les détails montrent les difformités du système établi dans lequel nous vivons. Ils n'entrent pas dans les cases ou plutôt sont toujours en train d'en sortir par associations, par la force inexplicable du hasard et de l'imagination. [...] Voilà pourquoi il est si bon d'aimer, si bon de produire des connexions entre ce qui semble éloigné, si bon d'offrir d'inattendues proximités.* » Le résultat, à la fois beau et plaisant à lire, justifie pleinement une telle démarche.

Benjamin Caraco

***Le concile Vatican I.
Le pape est-il infaillible ?
La construction de l'Église
ultramontaine (1869-1870)***

John O'Malley

Trad. par Gilles Firmin

Lessius, 2019, 260 p., 29 €

Proclamée au concile Vatican I en 1870, l'« infaillibilité pontificale » fait assurément partie des vérités catholiques les plus incompréhensibles pour les modernes férus de raison. Le jésuite américain John O'Malley, excellent historien autant que remarquable théologien, aborde ce sujet, et aussi l'ultramontanisme, ce mot-clé de l'histoire politico-religieuse du XIX^e siècle, dans un livre consacré au concile Vatican I (1869-1870). Le premier chapitre revient sur le catholicisme au siècle des Lumières, un prélude indispensable car les événements du XVIII^e siècle (notamment la Révolution française et ses conséquences) donneront lieu, au siècle suivant, à de multiples controverses tant de la part de l'État laïque que du sommet de l'Église catholique. Au point que, comme O'Malley l'explique avec humour, en 1869, l'histoire du concile était déjà écrite, et sa conclusion prévue, avant qu'il ne soit convoqué. L'infaillibilité pontificale avait été discutée avec tant de passion que, pour les historiens du XX^e siècle, elle finirait nécessairement

par être proclamée. C'est pourquoi deux chapitres seulement sur cinq sont consacrés à la réunion elle-même. Le sous-titre du livre, *La naissance de l'Église ultramontaine*, indique du reste que Vatican I s'inscrit dans une histoire dont il est le couronnement, mais non la fin. Les amateurs d'histoire de l'Église goûteront le génie des portraits d'O'Malley. Relevons notamment celui de Pie IX (Mastai Ferreri), pape de 1848 à 1876, non préparé à affronter le monde moderne et formant avec son secrétaire d'État (Giacomo Antonelli) une curieuse association : autant Pie IX était émotif, sociable, avenant et pieux, autant Antonelli était froid, intéressé, rationnel et capable de double jeu. La galerie des portraits d'évêques partisans et adversaires de l'infaillibilité vaut aussi le détour. Parmi les partisans de l'infaillibilité, on ne résistera pas au plaisir d'évoquer ceux de l'Anglais Henry Edward Manning, le seul converti présent, et d'Ignaz von Senestrey, évêque jésuite de Paderborn ; parmi les opposants, l'évêque d'Orléans, Félix Dupanloup, occupe une place de choix. À cause de la déclaration de guerre de 1870, nombre d'évêques avaient quitté Rome au moment du vote de l'infaillibilité, ce qui a toujours jeté un doute sur sa validité. Débattu avant d'avoir commencé, Vatican I a donc fini précipitamment, et c'est seulement en 1959 que le pape Jean XXIII

y a mis le point final, en annonçant la tenue de Vatican II. Le paradoxe sera que ce dernier, qui semblait juste destiné à « toiler » un peu l'existant, sera un tournant majeur, pour ne pas dire millénaire, de l'Église catholique. Le lecteur, quant à lui, ne peut que regretter, hélas, les très nombreuses fautes, de toutes sortes, qui émaillent cet excellent livre.

Jean-Marie Glé

***Urgences et lenteur.
Politique, administration,
collectivités, un nouveau
contrat***

Francis Massé

**Préface d'Anne-Marie Idrac
Fauves éditions, 2020, 296 p.,
22 €**

La crise sanitaire ne manquera pas de susciter d'abondantes réflexions sur le fonctionnement des démocraties, nourries par des bilans chiffrés qui feront apparaître des écarts qu'il sera tentant d'expliquer en termes de performance des systèmes publics. On peut d'ores et déjà prévoir que la question de la confiance mutuelle entre le gouvernement, les administrations et les citoyens en sera l'un des thèmes importants. Publié juste avant la crise, le livre de Francis Massé ne bénéficie pas de ce retour d'expérience, mais cela n'enlève rien à la pertinence de ses

analyses. La conviction qui sous-tend le propos de l'auteur est en effet que l'État joue un rôle déterminant comme créateur de confiance et réducteur d'incertitude dans un contexte marqué par de multiples crises et mutations – État qu'il ne faut pas confondre avec le pouvoir politique, car « *l'image selon laquelle les élus et les gouvernants ordonnent à l'administration n'est pas corroborée par l'analyse des faits* ». D'où la nécessité de créer les conditions permettant aux agents publics de s'inscrire dans une dynamique d'apprentissage et de responsabilisation collective. Présenté comme un essai, le livre a l'ambition et les dimensions d'un véritable traité de gouvernance publique. Sa matière couvre en effet tous les grands sujets, du pilotage des politiques publiques au management des services. L'auteur ne cherche pas à masquer la complexité des politiques publiques, qui reposent sur l'action d'une pluralité d'acteurs poursuivant différents objectifs et devant composer avec une multitude de contraintes. Mais « *la complexité de l'action publique ne justifie pas sa complication* » et la simplification reste un enjeu majeur. Encore faut-il, si l'on veut s'y atteler sérieusement, « *s'intéresser aux producteurs de normes et au continuum existant entre les collectivités publiques et l'Europe : régions, départements ou équivalents, État, Commission européenne, sans omettre les Parlements nationaux et le Parlement européen* ».

C'est encore cette complexité qui oblige à prendre en compte les multiples dimensions de la performance publique et à ne pas confondre productivité, efficacité, efficacité et pertinence des objectifs poursuivis, sans perdre de vue que les réformes entreprises dans l'urgence pour obtenir des résultats rapides conduisent souvent à l'échec.

Bernard Perret

***La fabrique
du consommateur.
Une histoire de la société
marchande***

Anthony Galluzzo

La Découverte, 2020, 264 p., 19 €

Notre culture de la consommation est le produit récent d'« *une marchandisation fulgurante, qui a imprimé dans nos vies ses gestes, ses symboles et ses normes* », du XIX^e au XX^e siècle, tant en Europe qu'aux États-Unis. L'auteur observe l'évolution des mentalités marchandes, le développement des échanges et la complexification des chaînes de production. Par exemple, à la suite de l'éparpillement des différentes tâches liées à la production de viande, cette dernière devient une « *chose en soi* », c'est-à-dire un objet autonome dont on ignore les composants exacts et à propos desquels on ne s'interroge pas. L'essor de la grande industrie a

pour effet d'augmenter le choix des consommateurs tout en créant une distance vis-à-vis du producteur. Se pose alors la question de la confiance, avec pour réponse le développement des « marques ». L'émergence du marché moderne permet alors d'instiller des croyances, de développer un usage et de bâtir un imaginaire auprès des nouveaux produits. Le développement des grands magasins permet également de créer de nouvelles normes sociales, notamment vis-à-vis de leur clientèle féminine. Ils deviennent un vecteur incontournable de diffusion des normes bourgeoises et d'homogénéisation sociale. Émerge ainsi une « *technocratie de la sensualité* » pour influencer les comportements d'achat, que l'on retrouve dans des magasins plus contemporains. Galluzzo fait de la culture matérielle bourgeoise, fondée sur l'accumulation d'objets-signes, notamment les vêtements ou la décoration d'intérieur, l'origine d'une culture de consommation généralisée. L'ouvrage s'intéresse également à l'évolution des représentations collectives, dans un contexte d'essor de nouveaux médias : « *Là se trouve le plus grand accomplissement des marchands : avoir progressivement recomposé les ensembles humains selon leurs produits ; avoir donné forme, par leurs productions et émissions non coordonnées, à la communauté imaginée des consommateurs.* » Le cinéma offre par exemple la représentation

d'une « *vaste middle class unique* » sans tensions sociales. Anthony Galluzzo s'intéresse également aux fractures générationnelles induites par l'évolution des modes de consommation. Ainsi, la nouvelle « culture jeune » des années 1960 rassemble des jeunes de nombreux pays dans la recherche de l'autonomie et de l'anticonformisme. Mais cette contre-culture demeure marchande, véhiculant simplement des codes différents. L'auteur arrête son étude sur cette période, puisque les décennies suivantes ne représentent pour lui qu'une accélération du même processus. Les justifications de ce choix peinent à convaincre, malgré un ouvrage étayé et pertinent.

Charles Jeanpierre

***Éloge de l'empirisme.
Dialogue sur
l'épistémologie
des sciences sociales***

Emmanuel Todd

**Texte établi par Marc Joly
et François Théron**

CNRS Éditions, 2020, 192 p., 18 €

Né en 1951, issu d'une lignée intellectuelle prestigieuse (fils du journaliste Olivier Todd, petit-fils de Paul Nizan, parent de Claude Lévi-Strauss), Todd n'a jamais eu le titre de chercheur. Il a effectué une grande partie de sa carrière à l'Institut national d'études

démographiques (Ined), où il est entré en 1983 par l'intermédiaire d'Hervé Le Bras et qu'il a quitté avec le titre d'ingénieur de recherche. Hostile à l'évaluation des pairs, Todd a peu publié d'articles dans les revues scientifiques. Il n'en a pas moins publié de vifs essais qui ont fait sa réputation en France et à l'étranger. Ses thèses sur l'importance des structures familiales dans le développement économique, la construction européenne ou les mutations de la société française et ses essais de prospective sur la fin de l'URSS, le blocage des États-Unis, l'échec de l'euro et la crise du monde arabo-musulman ont connu un accueil parfois glacial parmi les anthropologues et les politologues, mais ont séduit un large public cultivé. C'est le mérite de la rencontre organisée par le sociologue Marc Joly et l'éditeur François Théron que d'aborder sereinement sa méthode scientifique. Inspirée de l'école des Annales et de la démographie historique développée à Cambridge, elle est empirique, fondée sur l'étude des faits. Todd rejette la prolifération de concepts creux et l'économisme ambiant ; il préfère s'appuyer sur les variables quantitatives et qualitatives fournies par la démographie, qui lui permettent d'appréhender à grande échelle le phénomène religieux, la hausse de l'alphabétisation, le statut de la femme ou l'irruption révolutionnaire, analysés sous l'angle des spécifi-

cités des structures familiales et dans la longue durée. Les échanges sont complétés d'une postface de Todd, intitulée « Je reste un chercheur », et de dix-sept comptes rendus de livres de sciences humaines pour *Le Monde des livres*, publiés entre 1977 et 1983.

Philippe Boulanger

Arches du vent

Pierre Voélin

***Fata Morgana*, 2020, 80 p., 15 €**

Les bois calmés

Pierre Voélin

Dessins d'Alexandre Hollan

***Fata Morgana*, 2020, 64 p., 14 €**

En des poèmes qui sont autant des récits que des descriptions, blotti dans « *un simple pays de viorne et de lierre aux collines quadrillées par des haies* », où se reconnaît le pays natal, Pierre Voélin convoque des temps enfantins, douloureux ou extatiques. Le verbe contient à la fois la disparition et la naissance, la fuite des gestes et les heures perdues en même temps que le germe des sentiments à naître. Tout se construit en une suite de méditations, souvent ramassées, sur la Shoah. Après elle, la littérature occidentale ne pouvait plus avoir la même sensibilité. Bien des mots-dits maudits ont contaminé jusqu'au silence et au rêve. En ce sens, l'œuvre du Franco-Suisse se

rapproche de celle de Charlotte Delbo. Elle propose une présence directe au monde, avec ses enfants perdus, ses collines, ses oiseaux dans les chênes noirs, l'ombre immobile des chiens, le bal des étoiles aux fenêtres de la nuit. Tout cela devient un décorum pour l'âme d'un poète qui ignore la nostalgie. La mort rôde, mais Éros n'est pas oublié. Entre buissons ardents et millions d'astres qui contemplent le monde de leur splendide indifférence, Voélin poète peut avancer : « *Il n'est que*

de marcher aveugle / quitter la nuit osseuse / L'esprit s'ouvre à des puits de neige / Des voix disent que des mains saignent. » Le poète sait prendre au passage ce qui donne au dur le désir de durer (face aux tonnerres humains). Mais il sait se laisser couler au flanc des collines, où un arbre en appelle un autre et où une femme aux yeux de feu rend le cœur plus léger. Elle donne à la survivance sa chance au milieu des trépas et des terres gelées.

Jean-Paul Gavard-Perret

En écho

Critique, **« Art noir »**

Dans sa livraison de mai-juin-juillet 2020, la revue *Critique* offre un riche dossier, coordonné par Vincent Debaene et Anne Lafont, sur l'art noir, à l'occasion d'une effervescence éditoriale sur le sujet. Son unité puise dans un fonds d'expériences qui fournit

à divers artistes d'Afrique et de sa diaspora « *la capacité à inventer à fond de cale* ». Son exploration, à rebours de la pulsion scopique propre aux savoirs coloniaux, emprunte plutôt au « *décentrement* » cher à Jean Laude. Elle aborde, entre autres, le « *frémissement nouveau* » dans l'histoire des arts anciens d'Afrique, les rapports entre l'art et la race à l'époque des Lumières, et l'art africain contemporain.

Auteurs

Jean-Marc Ayrault

Premier ministre sous François Hollande de 2012 à 2014, puis ministre des Affaires étrangères et du Développement international de 2016 à 2017, il dirige depuis 2018 la Fondation pour la mémoire de l'esclavage.

Anny Dayan Rosenman

Maître de conférences en littérature à l'université Paris 7 – Denis Diderot, elle est notamment l'auteure de *Les Alphabets de la Shoab* (CNRS, 2013).

Carole Desbarats

Ancienne directrice des études à la Fémis, elle est notamment l'auteure de *The West Wing. Au cœur du pouvoir* (Presses universitaires de France, 2016).

Muriel Domenach

Ambassadrice, représentante permanente de la France au Conseil de l'Otan.

Benoit Falaize

Historien de l'école et de l'enseignement de l'histoire, membre du Centre d'histoire de sciences Po, il est notamment l'auteur de *Territoires vivants de la République* (La Découverte, 2018).

Jürgen Habermas

Philosophe, il est notamment l'auteur de *La constitution de l'Europe* (Gallimard, 2012).

Erwan Ruty

Directeur du Médialab93, il vient de publier *Une histoire des banlieues françaises* (François Bourin, 2020)

Vincent Tiberj

Professeur des Universités, chercheur au Centre Émile Durkheim et délégué recherche de Sciences Po Bordeaux, il est notamment l'auteur de *Les Citoyens qui viennent* (Presses universitaires de France, 2017).

esprit.presse.fr

**Marc Clément – Prendre les droits de l’environnement
au sérieux**

**Matthieu Febvre-Issaly – La Cour suprême
des États-Unis et nous**

Miriam Rosen – Faire corps. À propos de *Novis Corpus*

Guy Dugas – Les quatre vérités d’Albert Memmi

Maxime Rovère – À l’école des interactions (vidéo)

•

ABONNEZ-VOUS

Ventes et abonnements : 03 80 48 95 45 - abonnement@esprit.presse.fr - www.esprit.presse.fr

100 % NUMÉRIQUE
À DURÉE LIBRE



7,50€/mois

INTÉGRAL
À DURÉE LIBRE



12€/mois

L'indépendance d'ESPRIT, c'est grâce à vous !

Une revue comme *Esprit* garde aujourd'hui toute sa place dans un paysage médiatique où l'information en continu et le besoin de spectacle l'emportent trop souvent sur la réflexion et le recul critiques. Nous vivons une époque de mutations profondes, où les mouvements de colère prospèrent, tandis que la démocratie semble partout fragilisée. Forts de nos convictions humanistes, donnons-nous les moyens de comprendre le monde qui vient !

Nom : _____ Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____ Pays : _____

Code postal : _____ Courriel : _____

Je souscris à un abonnement à partir du mois de : _____

Abonnement		Numérique	Intégral
À DURÉE LIBRE	France	7,50 €/mois	12 € / mois
	International	7,50 €/mois	12,85 €/mois
	-25 ans ou demandeurs d'emploi / France	5 €/mois	8 €/mois
	-25 ans ou demandeurs d'emploi / International	5 €/mois	8,85 €/mois
1 AN	France (10 numéros)	84 € <input type="checkbox"/>	130 € <input type="checkbox"/>
	International (10 numéros)	84 € <input type="checkbox"/>	140 € <input type="checkbox"/>
	-25 ans ou demandeurs d'emploi / France (10 numéros)	60 € <input type="checkbox"/>	91 € <input type="checkbox"/>
	-25 ans ou demandeurs d'emploi / International (10 numéros)	60€ <input type="checkbox"/>	101 € <input type="checkbox"/>

Je m'abonne directement sur le site www.esprit.presse.fr en payant par IBAN ou par CB.

Ou je choisis le paiement par chèque dans le cas d'un abonnement d'un an.

Merci d'envoyer votre bulletin d'abonnement à l'adresse suivante :

Esprit - Service relations clients - 12, rue du Cap Vert - 21800 Quétigny

Directrice de la publication
Anne-Lorraine Bujon

Fabrication : TRANSFIRE SARL, F-04250 Turriers, 04 92 55 18 14
www.transfire.com

Création de la maquette originale et illustration de couverture : Ip-3 / Olivier Marty

Publié avec le concours du Centre national du livre

Dépôt légal octobre 2020 – Commission paritaire 0722 D 81899
ISSN 0014 0759 – ISBN 978-2-37234-150-9

n° 469, novembre 2020

Achévé d'imprimer sur les presses de Corlet Imprimeur
ZI, rue Maximilien Vox
Condé-sur-Noireau
14110 Condé-en-Normandie

N° d'impression : 1911.0446



Esprit est membre du réseau des revues européennes *Eurozine* (www.eurozine.com)

© ESPRIT – Sauf pour de courtes citations dans une critique de journal ou de magazine, il est interdit, sans la permission écrite des détenteurs du copyright, de reproduire ou d'utiliser les textes publiés dans cette revue, sous quelque forme que ce soit, par des moyens mécaniques, électroniques ou autres, connus présentement ou qui seraient inventés, y compris la xérogaphie, la photocopie ou l'enregistrement, de même que les systèmes d'informatique.

En application du Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).